

Groupes d'appartenances et analyse groupale : quelques jeux et enjeux

Autor(en): **Michel, Luc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **70 (2012)**

Heft 3

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-390906>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

GROUPES D'APPARTENANCES ET ANALYSE GROUPALE: QUELQUES JEUX ET ENJEUX

LUC MICHEL

*Psychiatre FMH, Psychanalyste SSPsa-IPA, Analyste de groupe ARPAG, Lausanne
dr1m@bluewin.ch*

> L'auteur discute de quelques enjeux groupaux autour de la notion d'appartenance. Est rappelée l'importance des multiples appartenances primaires et secondaires groupales auxquelles est lié l'individu et son identité singulière. Les stéréotypes culturels sont toujours présents bien que dans l'ombre dans toute rencontre interculturelle. Ceux-ci peuvent parfois occuper l'avant-scène dans des situations de crise. Le danger dans ce cas est l'effacement de la singularité du sujet qui n'est alors pour l'autre plus qu'un représentant de son groupe d'appartenance culturelle. Des exemples tirés d'expériences groupales et de la littérature servent à illustrer ces propos.

Mots clés: groupes d'appartenances, stéréotypes culturels, analyse de groupe, identité.

INTRODUCTION

Chacun s'accorde à penser que l'appartenance à un groupe social est une des nécessités fondamentales de tout être vivant, humain en particulier.

Cette notion a été abordée et commentée en partant de divers angles: biologique, sociologique ou psychologique. Ainsi, par exemple, dans les années 1940, le psychologue humaniste Abraham Maslow a élaboré une théorie en décrivant une pyramide des besoins (Maslow, 1940). Il y décrit cinq types de besoins du plus fondamental et vital, physiologique aux besoins moins directement vitaux mais qui vise à l'accomplissement de l'individu. L'appartenance y figure juste après les besoins physiologiques. Certains sociologues définissent plus simplement et de façon pragmatique trois types de besoins: primaire (besoin vital, physiologique, dont il est impossible de se passer); secondaire (besoin social dont on ne peut se priver pour une vie en société), tertiaire (besoin personnel). L'appartenance se situe là aussi, juste après les besoins physiologiques.

L'importance pour tout individu d'appartenir à un ensemble pour sa survie ainsi soulignée, il convient d'en préciser certains enjeux groupaux. Appartenir signifie faire partir d'un réseau, percevoir le groupe dans lequel on se trouve et se sentir soi-même comme faisant partie de lui. Autrement dit, cela pose la question du rapport entre l'entité individuelle et groupale.

GROUPES D'APPARTENANCES ET DE RÉFÉRENCE

Pour la clarté de notre propos rappelons encore que l'on distingue classiquement les *appartenances primaires* et *secondaires*. Les premières se réfèrent au groupe dont on fait partir

d'emblée: famille, culture etc. et les secondes aux groupes dont on devient membres: classe scolaire, sociétés professionnelles etc. L'individu peut être vu ainsi comme un maillage de diverses appartenances primaires et secondaires. Celles-ci l'imprègnent et le constituent à des degrés divers, selon des strates plus ou moins profondes. A l'intérieur de chacun, nos appartenances primaires (famille, cultures, races) contribuent à nous constituer au plus profond de nous-mêmes. Mais c'est aussi bien entendu à l'extérieur que les appartenances peuvent se marquer par des signes communs. Ceux-ci sont parfois physiques ou concernent l'habillement. Cela renvoie aussi à une autre notion importante qu'est *le groupe de référence* qui peut être défini comme le groupe qui fournit à l'individu ses valeurs, ses normes et ses modèles d'attitude, d'opinion et de comportement. Ce dernier peut être le groupe d'appartenance mais peut être aussi un groupe dont un individu ne fait pas partie, mais auquel il s'identifie (Lipiansky, 1998). Nous pouvons l'observer, par exemple, au niveau social: un émigré peut essayer de se référer à la culture de son pays d'accueil, aller jusqu'à se suradapter, en adoptant parfois de manière exagérée les us et coutumes du pays d'accueil. Mais même si s'il tente d'en faire ainsi son c'est ainsi son nouveau groupe de référence, suivant les circonstances on peut lui faire comprendre qu'il n'y appartient pas.

Les diverses appartenances, primaires et secondaires, sont ainsi au cœur de notre constitution identitaire. Ce qui nous constitue dans notre identité et qui relève de ces appartenances reste le plus souvent pour l'individu comme un fond ou un socle silencieux.

LES APPARTENANCES AU CŒUR DE L'IDENTITÉ

Autrement dit, au centre de notre identité, de son intimité la plus profonde, nous retrouvons une empreinte collective. Cet intime est fortement imprégné, ou plutôt traversé, par le bain culturel intergénérationnel. Ce sont donc les autres que nous retrouvons au centre de l'individu. Ainsi un noyau, souvent inaccessible, commun et archaïque se loge au plus profond de nous-mêmes: au cœur du «dedans individuel», il y a le «dehors collectif». Ce noyau est le lieu de l'héritage culturel qui transcende le simple rapport que nous avons avec nous-mêmes. Ce collectif au centre de notre identité, constitué d'une sorte de sédimentation de nos appartenances multiples, reste en général un fond silencieux ou une sorte «d'ombre», comme nous l'avons déjà mentionné plus tôt. Il est le plus souvent ignoré de nous-mêmes.

L'appartenance à une culture, une nation est donc une appartenance du type primaire. Pour ceux qui sont nés dans une région, un pays, elle implique, à côté de tous les signes extérieurs sociaux qu'elle comporte, l'internalisation d'un système de valeurs, de règles, d'alliances inconscientes, qui s'inscrivent dès le plus jeune âge dans l'appareil psychique de chaque individu (Kaës 2009). L'entrée dans un groupe d'appartenance se fait généralement par un rituel plus ou moins codifié qui signe le passage du dehors au dedans: ainsi le baptême pour la religion qui peut aller, pour certaines de celles-ci, jusqu'à l'inscription corporelle comme par exemple la circoncision. Ce type d'inscription rituelle tend toutefois à s'effacer dans notre civilisation moderne sans pour autant que ne disparaissent les actes de passages. Ces derniers d'explicites deviennent plus implicites et moins repérables.

Par analogie et à un niveau plus superficiel, conscient et actuel, des actes de passage existent aussi pour marquer l'entrée dans certains groupes d'appartenances secondaires. Ainsi, par exemple, l'entrée dans une entreprise s'accompagne de la remise des clés, d'un badge, autant de petits gestes nécessaires sur le plan pratique mais qui scandent et soulignent aussi le

passage et l'entrée dans l'entreprise.

Un apprentissage est parfois nécessaire, qui se fait de façon concomitante à l'acquisition des signes d'appartenance: si cet apprentissage est prodigué dans les groupes primaires par le milieu familial p. ex., c'est un cours d'introduction en entreprise qui servira ce dessein dans un groupe secondaire comme une entreprise.

INSCRIPTIONS DES GROUPES D'APPARTENANCE

Détaillons plus avant comment l'appartenance d'un individu à un groupe primaire familial et culturel dès sa naissance modèle son identité. Comme nous l'avons déjà mentionné, ces empreintes et traces s'inscrivent dès la naissance, ou même avant. En effet, le futur individu avant sa naissance, est déjà un objet d'investissement de ses futurs parents qui eux mêmes portent en eux les investissements du groupe culturel et familial intergénérationnel auquel ils appartiennent (Aulagnier 1981).

C'est à la recherche de ces traces et inscriptions que nous nous attelons comme psychanalyste lorsque nous recherchons les butées, les ratés, les traumatismes inscrits dans l'histoire infantile d'un individu. Ceux-ci, suite à l'amnésie infantile et au travail de refoulement, se logent dans l'inconscient. Nous repérons ces empreintes au travers de leurs manifestations et de leurs actualisations dans l'après-coup de l'âge adulte. Ces empreintes surgissent souvent, en effet, sous forme déguisée et détournée des symptômes. Notre inconscient, partie de nous-mêmes, à la fois cachée à nous mêmes tout en nous constituant, recèle en effet tout un lot d'éléments investis qui nous agissent à notre insu.

Ainsi, en venant au monde, nous est assignée d'emblée une place déjà dessinée par les désirs conscients et inconscients de nos parents et à travers eux des divers groupes familles, cultures auxquels nous appartenons. Nous sommes ainsi imprégnés et marqués d'emblée par nos groupes d'appartenances primaires. Le petit individu que nous sommes a donc la tâche d'intérioriser dès sa naissance un certain nombre de règles, pactes, systèmes de valeurs propres à ces groupes. Ceux-ci sont implicites et cette internalisation se fait de façon non consciente. Ainsi partagées, ces valeurs et règles vont en quelque sorte «aller de soi» et permettre à chacun de nous de s'inscrire dans son groupe d'appartenance. Nous pouvons par exemple l'illustrer ainsi: chaque foyer a son odeur mais nous sommes surtout frappé de celle qui règne chez les autres, lorsque nous allons en visite. Nous sommes enclins à penser qu'il n'y a pas d'odeur chez nous. Et si nous en percevons une, c'est plutôt inhabituel et relève d'un fait particulier à identifier: l'oubli d'un toaster ou la raclette du soir précédent, par exemple. Nous aérons alors les lieux afin d'enlever ces odeurs intruses pour nous retrouver dans un lieu que nous croyons alors «sans odeur». Ce n'est qu'au retour d'un séjour, par exemple à l'étranger, que nous pouvons mieux percevoir nos propres odeurs lorsque nous franchissons à nouveau le seuil de notre maison. C'est aussi au retour d'un séjour à l'étranger que nous pouvons réaliser certaines règles sociales et usages qui, le reste de l'année, passent inaperçus. Ainsi la confrontation à l'étranger nous permet, en retour, une prise de conscience sur nous-mêmes.

CADRE PSYCHANALYTIQUE

Nous vivons donc habituellement dans un monde de règles et de pactes implicites qui «vont de soi» et restent ainsi à l'écart de notre conscience. Ils ne deviennent accessibles à celle-ci que lorsqu'il se passe quelque chose de particulier ou que le contexte social est inhabituel.

Le cadre particulier de travail divan-fauteuil qu'utilise le psychanalyste permet d'introduire une discontinuité. L'individu couché sur un divan a derrière lui le psychanalyste qui lui dit de dire autant que possible ce qui lui vient à l'esprit: Ce n'est rien d'autre que de créer un champ de dérèglement social qui facilite alors l'émergence d'éléments plus inconscients et les rend accessibles (Michel, Gilliéron, 1987).

Les analystes de groupe ont développé, par analogie, un dispositif qui permet aux individus d'expérimenter, éprouver des processus groupaux qui, en principe, sont à l'arrière-scène dans la vie de tous les jours.

L'EXEMPLE D'UN GROUPE DE FORMATION

Dans le cadre de la formation à la spécialisation en psychiatrie, les jeunes médecins des cantons romands participent à une expérience groupale¹. Prenons l'exemple d'une volée où le groupe est constitué de vingt participants: dix-huit sont de nationalités étrangères et deux sont Suisses. Le dispositif mis en place comprend: six séances d'une heure trente chacune. Une séance en grand groupe précède quatre séances en petit groupe. Les participants sont divisés à cette occasion en deux petits groupes de dix participants chacun. Une dernière séance en grand groupe conclut l'expérience. Les participants sont assis en cercle. Notons que l'un des petits groupes utilise tout au long de l'expérience la même salle qui est celle où a lieu aussi le grand groupe alors que l'autre petit groupe utilise une autre salle. Un groupe ainsi ne s'est pas déplacé alors que l'autre a fait un aller et retour. La consigne énoncée est la suivante: «Il s'agit d'un groupe expérimentiel, analytique, basé sur les règles de libre discours, de confidentialité qui nécessite autant que possible une participation de votre part à l'ensemble de l'expérience. Ce travail auto-centré en groupes de parole visera à explorer et à élaborer l'articulation entre les différents axes qui constituent notre identité de soignant: histoire individuelle et familiale, appartenances professionnelles ou culturelles...».

Définir ainsi un dispositif, avec la règle de libre discours c'est à dire s'exprimer le plus librement possible, implique un dérèglement du champ social habituel. Il est, en effet, inhabituel en société d'exprimer librement ce qui nous vient à l'esprit. C'est plutôt de retourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler qui est la règle!

Après l'énoncé des règles s'ensuit un silence. Ceci est habituel, car leur énoncé induit une anxiété. Il faut un certain temps avant que quelqu'un ose parler: «Vais-je être bien accueilli? si je me laisse aller vais-je être pris pour un fou? Nous sommes après tout tous des psychiatres!». Cette appartenance au groupe des psychiatres est à plusieurs reprises verbalisée. On s'y réfère. Se dessinent alors deux pôles dans la discussion qui résonnent chez chacun: une partie adulte, raisonnable, le soignant, le psychothérapeute dont on peut parler et une autre irrationnelle, infantile, folle mais qui doit rester privée! En parler expose au risque de se retrouver seul face à un groupe de psychothérapeutes qui vont juger!

Nous nous attendons, compte tenu de la présence de toutes ces nationalités que des thèmes interculturels apparaissent. Mais en fait c'est surtout au travers d'autres appartenances que ces thèmes surgissent: être femme, être homme et les rapports entre sexes dans les diverses cultures et religions représentées. Comme le groupe est en voie de constitution, ce sont les similarités plutôt que les différences qui sont mises en avant.

¹ Cet atelier expérimentiel a été coanimé par la Drsse Florence Faucherre

Lors de la dernière séance où tous les participants sont à nouveau réunis, s'exprime au début l'idée de retour au point de départ. Peu à peu est évoqué l'appartenance au petit groupe qu'on avait constitué l'espace de quelques séances et que l'on vient de quitter. Le petit groupe qui n'a pas changé de salle se sent maintenant accueillir l'autre petit groupe avec des sentiments ambivalents. Cela fait certes plaisir de se retrouver mais on a aussi le sentiment d'être dérangé, voire envahi. «Nous ne sommes plus chez nous!», fait remarquer l'un d'eux. Certains de façon humoristique se déclarent être les autochtones traitant les autres de migrants! Nous assistons à une sorte de mise en scène ou plutôt une réactualisation de ce que beaucoup ont vécu dans leur propre vie. Nombreux sont ceux, en effet, qui ont migré pour venir travailler en Suisse. Va-t-on discuter de ce qui s'est passé dans l'autre groupe? Ose-t-on être curieux? La curiosité et l'envie sont en effet vécues comme enfantines. On se questionne: l'un des participants d'un petit groupe a un membre dans le plâtre alors que quelqu'un de l'autre groupe a une dent cassée: s'est-on battu dans ces petits groupes? Des fantaisies de violences circulent. Puis ce sont des images de rivalités entre les deux petits groupes qui dominent. «Notre groupe est-il le meilleur, le plus intéressant, etc...» Un participant de chaque groupe monopolise à tour de rôle la parole. Ils attaquent les animateurs qui les ont mis dans cette situation. Ils agissent en quelque sorte en porte-étendards de leur petit groupe respectif. Arrêtons ici le récit de cette vignette qui nous sert surtout à illustrer certains points. Ainsi nous pouvons constater que dans certaines conditions ou dispositifs particuliers apparaissent des enjeux groupaux liés aux appartenances, même si ces appartenances, comme c'est le cas ici, sont très récemment constituées. Ces mouvements aident à asseoir une identité, tant des individus que du groupe. Les participants du petit groupe A acquièrent leur sentiment d'y appartenir à ce groupe, en opposition à des «participants non-A», c'est à dire en opposition aux participants B. Dans le meilleur des cas cette altérité mène à la curiosité et à l'enrichissement mutuel, mais dans de moins bonnes circonstances elle pourrait aussi bien générer de la violence.

DE L'INTERCULTUREL AU TRANSCULTUREL

Revenons à la question de l'interculturel: La question des identités culturelles passe par celle de mieux définir ce qui est commun et particulier à chaque culture. Cette question est passionnante mais difficile à appréhender si l'on quitte le regard du visible de l'ethnographie, sociologie ou anthropologique. Il n'est pas simple en effet d'essayer d'en repérer les traces inconscientes chez les individus.

Dans des expériences de groupes menées dans le cadre de «*l'Association Européenne pour l'analyse transculturelle de groupe*» (ETGA) un certain nombre d'analystes de groupe se sont attachés à repérer certaines traces inconscientes des appartenances culturelles des individus. Nous nous sommes intéressés à cerner, au moyen d'expériences groupales comme celle décrite plus haut, ce qui pouvait être transculturel, c'est à dire commun à nos différentes cultures européennes, et ce qui pourrait être interculturel, c'est à dire plus spécifique à chaque culture².

Nous ne citerons qu'un exemple pour illustrer notre propos, celui de la première rencontre de ce groupe en 1985, à l'époque du quarantième anniversaire de l'Armistice. Cette expé-

² Des articles de Rouchy J.C., Le Roy J., Kaës R., Ancona L., Brown D., Huseman K., 1987, sont réunis dans un numéro de la revue de psychothérapie psychanalytique de groupe (N° 9-10, 1987). Ils retracent plus en détail les débuts de l'association et le matériel des premiers workshops.

rience regroupait une cinquantaine de participants de l'Europe, à l'époque des dix. Chacun pouvait s'exprimer dans la langue qu'il souhaitait. Ainsi des participants s'exprimèrent en anglais, d'autres en français, en italien ou en espagnol. Face à cette tour de Babel, des participants polyglottes se mirent spontanément à traduire. Il s'avéra, par la suite, que ceux-ci étaient pour la majorité d'origine juive. Ils exprimèrent leur souffrance rattachée à leur histoire familiale et ethnique au cours de la dernière guerre. Le poids tragique de cette histoire semblait leur donner une légitimité à s'exprimer. Ils étaient ainsi des porte-paroles d'une blessure collective. Ce n'est que le dernier jour de ce workshop de trois jours qu'un participant osa s'exprimer en allemand et que le groupe réalisa alors que, même si les germanophones représentaient près du cinquième des participants, un pacte non dit mais agit avait immédiatement censuré l'usage de l'allemand dans le groupe. Ceci quand bien même les participants présents n'étaient pas eux-mêmes concernés directement par le nazisme car trop jeunes à l'époque de la Shoah. Mais ils semblaient tous porter, à des degrés divers, une culpabilité le plus souvent inconsciente, liée à leur appartenance au peuple allemand. Nous étions en face d'une culpabilité de nature intergénérationnelle.

Cet exemple nous montre de façon frappante combien des composantes groupales et collectives peuvent s'activer dans certaines circonstances et devenir visibles. Elles débordent alors les trajectoires et les histoires individuelles (Rouchy 1994; Michel 2001).

Dans le rapport interculturel, à côté de notre relation individuelle il y a donc, c'est en tout cas notre hypothèse, toujours à l'arrière-scène un rapport au collectif qui met en jeu nos appartenances culturelles.

DES STÉRÉOTYPES CULTURELS

Chacun porte en soi des sortes des «stéréotypes culturels» plus ou moins inconscients. Ceux-ci renvoient à nos rapports historiques collectifs.

Dans une recherche que nous avons menée pour essayer de cerner certains aspects de ces stéréotypes culturels, nous avons constaté que les représentations culturelles des individus s'organisaient de façon privilégiée selon un axe caractérisé par la puissance, la force. Cette manière privilégiée de percevoir les divers appartenances culturelles montre que les peurs d'envahissements et de pouvoir jouent un grand rôle (Michel, Bovet, Spagnoli 1997 et 2001). Ces stéréotypes comme ceux que nous avons mis en évidence font appel, dans un premier temps, à des réactions spontanées mobilisant des affects archaïques. Ces réactions sont souvent corrigées, dans un deuxième temps, par une forme d'élaboration, qui peut même amener à condamner le premier mouvement émotionnel.

Ces stéréotypes, chargés émotionnellement, sont, encore une fois, à l'arrière-scène dans la vie et dans nos relations de tous les jours. Ainsi ils sont certainement présents chez les membres d'une entreprise internationale sans qu'ils apparaissent au grand jour, du moins tant que celle-ci fonctionne. Ils peuvent, par contre, réapparaître de façon brusque et violente en temps de crise.

Ainsi au moment où nous écrivons ces lignes l'Europe traverse une crise. Alors que l'ambiance ces dernières années était plutôt à gommer les différences entre les pays dans un idéal de fraternité, nous assistons aujourd'hui à une polarisation immédiate nord-sud où les stéréotypes culturels réapparaissent en masse. Nous opposons de façon stéréotypée les Allemands travailleurs et économes aux Grecs roubards, flémards et combinards. Ce n'est

ainsi pas un hasard si un journal suisse allemand la «Weltwoche» a repris cette dichotomie en la transposant à la Suisse. D'un côté les suisses allemands comparés aux allemands, régis par le principe de réalité et de l'autre les «welches» ou Suisses romands régis par le principe de plaisir! Le danger est que ce type de démarcation stéréotypée peut perdre son côté humoristique. Dans ce cas, la dimension singulière de l'individu s'efface et celui-ci court le risque de n'être alors plus qu'un représentant de son groupe d'appartenance culturelle, porteur de ses caractéristiques caricaturales.

Dans certaines circonstances, cet effacement immédiat de la singularité individuelle au profit de la seule appartenance culturelle ou raciale peut avoir des conséquences beaucoup plus tragiques, comme l'illustre l'exemple suivant.

Albert Cohen, écrivain, nous en relate un exemple dans l'évocation d'un souvenir d'enfance (Cohen, 1972). Nous sommes à Marseille, en 1905. Il est un petit garçon qui a trois francs en poche que sa mère lui a donnés en ce jour de son dixième anniversaire. Il remarque un camelot qui vente les mérites d'un produit détachant. Fasciné, le petit Albert décide d'en acheter pour sa maman. En plus le camelot, sera content et il pourra ainsi rester à écouter ce bel homme blond. Il est tout heureux. Il s'avance et remarque alors que le vendeur scrute son visage. Le camelot lui sourit et tend son index. Il lui dit alors: «toi tu es un youpin hein? Un sale youpin hein? Je vois ça à ta gueule, tu ne manges pas de cochon hein? Vu que les cochons ne se mangent pas entre eux, tu es avare hein? Je vois ça à ta gueule, tu bouffes des louis d'or? Tu aimes mieux ça que les bonbons hein? Ton père est de la finance internationale». Le vendeur est sûr de son fait puisqu'il rajoute: «c'est une sale race, c'est tous des espions vendus à l'Allemagne, voyez Dreyfus, c'est tous des traîtres, c'est tous des salauds, ils sont mauvais comme la gale». Il conclut sa tirade en enjoignant le petit Albert de débarrasser le plancher. Albert a émigré en famille de Corfou alors qu'il avait 5 ans. Il voue alors une admiration sans borne à la culture française. Son rêve quand il sera plus grand est de devenir un colonel de l'armée française. Enfant insouciant un instant auparavant, il s'enfuit malheureux, sa propre perception de lui changée: «J'étais devenu un juif et j'allais, un sourire léger et quelque peu hagard aux lèvres tremblantes» (p.95). Nous retrouvons, par le reflet haineux que lui renvoie le camelot l'effet du miroir: dans cette situation le petit Albert va découvrir d'une part qu'il est juif et d'autre part l'idée que les gens se font des juifs, différente de celle qu'il pouvait imaginer. Dans cette interaction, l'autre rejette le petit Albert sans rien savoir de lui. Parallèlement, le petit Albert prend conscience de son sentiment d'identité de juif jusque là, pour lui, restée dans l'ombre.

On ne peut qu'être impressionné par ce récit d'Albert Cohen, publié alors qu'il a 77 ans, qui montre combien le préjugé de ce vendeur a marqué le jeune enfant. Le petit Albert n'a été pour le camelot qu'un représentant d'un groupe d'appartenance culturelle. Celui-ci en a nié tous les autres aspects. Ce jugement stéréotypé a profondément modifié le sentiment d'identité de Soi du petit Albert: «Quelques minutes auparavant je m'étais avancé vers la table du camelot avec un sourire d'enfant et je partais maintenant avec un sourire de bossu».

EN GUISE DE CONCLUSION

Nous avons esquissé quelques pistes de réflexions autour de la question du culturel et de l'interculturel en partant de ce qu'apporte l'analyse de groupe. La rencontre interculturelle est monnaie courante dans le champ de la médecine et à fortiori de la psychiatrie, domaine

où nous exerçons. Il en va certainement de même dans d'autres contextes comme celui des entreprises. Nous n'avons bien sûr donné que quelques pistes pour en montrer des lignes de force en en omettant d'autres. Pensons à celle en particulier de la Proxémie (Hall 1966) qui étudie les rapports de l'individu à l'espace, ceux-ci variant selon les cultures: nous pouvons ainsi imaginer que dans une entreprise, un bureau open-space n'est pas a priori habité et ressenti de la même façon selon que l'on est de culture allemande ou brésilienne!

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AULAGNIER Piera: «contrat narcissique», dans *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, coll. «fil rouge», 1981
- COHEN Albert. *Ô vous, frères humains*, Gallimard Folio, Paris, 1972
- HALL Edward (1964), *La dimension cachée*, traduction Amélie PETITA, Paris, Seuil 1984
- KAES René. *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod, 2009
- MASLOW Abraham, *A Theory of Human Motivation*, *Psychological Review*, 1943 50(4):370-96.
- LIPIANSKY Edmond Marc: comment se forme l'identité des groupes, in *L'identité*, RUANO_BORBOALAN Jean Claude. ed. Editions sciences humaines, Auxerre, 1998, p143-150
- MICHEL Luc. GILLIERON Edmond: *Psychothérapie et culture*. Archives suisses de neurologie et psychiatrie Vol. 138, fasc. 1, 1987, p. 5-16
- MICHEL Luc: *L'identité du psychothérapeute questionnées par l'interculturel: réflexions autour d'un séminaire*, *Psychothérapies*, Vol.21, N°3, 2001, pp 133-139
- MICHEL Luc, BOVET Jean., SPAGNOLI Jacques: *Le racisme infiltre-t-il les attitudes mentales des soignants? Résultats d'une enquête* *L'information Psychiatrique*, 73, 4, 1997, pp331-336
- MICHEL Luc, BOVET Jean., SPAGNOLI Jacques: *Attitudes mentales du psychiatre envers son patient: résultats d'une promenade exploratoire*. *L'information Psychiatrique*, 77, 6, 2001, pp605-512
- ROUCHY Jean-Claude: *Les prémices d'une recherche transculturelle, connexions*, 63/1, 1994, p. 9-22